# La maladie au service de la vie

**Cédric Bazin de Jessey**

# La maladie au service de la vie

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08536-4

# Avant-propos

Des idées, des phrases, des mots, des questions d'un petit homme un peu turc et persan, sur la Terre à qui il arrive une tuile, un coup de bambou, la maladie, le cancer au cerveau. Il se retrouve par terre. Ce qui le rend un peu givré dans sa manière d'être et d'écrire. Il n'est pas écrivain, écrit comme un pied qui se chausse chez Cardin. Mais qui a des relations chez les costumes phrasés… Que soit remerciée, pour sa participation, Magali Pointreau, amie de longue date et styliste du verbe éclairée, dont la mission est de réenchanter la poésie du quotidien en offrant fluidité et respiration à la narration. Cedric écrit comme il ressent, avec barbarie et maladresse ponctuées d'images au parfum de roses qui déboulent de temps en temps au gré du vent dans un cerveau parfois au-dessus du caniveau. Toutefois, il s'en fiche car sa priorité à travers ce petit livre est d'aller à la rencontre des hommes et des femmes qui peuplent cette belle planète pour leur dire : « Si tu le veux, ta maladie peut devenir ta bonadie ». Comment ? Lisez le livre jusqu'au bout ! Même plusieurs fois. Ça vaut le coup… peut-être. Au-delà de la maladie, toutes les tribulations des petits hommes, remplissant leur théâtre intérieur au quotidien, sont concernées : accident, séparation, dépression, hécatombe, apocalypse…, ça en fait du monde ! L'auteur souffre, se détériore, réfléchit, agit, expérimente, s'intériorise et chante. Et un jour, ça bascule pour de bon vers… l'Amour.

Il a soif de clarté qui l'amène à danser dans des champs de tournesols avec la maladie. Elle souffre comme lui et en a marre d'être prise pour la « méchante ». Elle gémit, pleure, s'agite, s'agrippe à tout ce qu'elle peut, à la paroi des organes. Elle a peur de faire le

saut de l'ange ou de tomber dans le précipice de l'inconnu euphonique du fleuve Gange ! La maladie et l'auteur sont dans un trou. Soit la cohabitation se passe bien, l'arc et les flèches préviennent les corbeaux qu'ils ne se déplacent pas pour rien, soit elle se passe mal et c'est la Bérézina dans le « dark » du désert saharien qui n'arrive plus à danser le Sama.

L'auteur a fait également des croquis pour illustrer ses propos. Son style symbolique, enfantin, se veut minimaliste dans le « black and white » arc-en-ciel. Chaque chapitre a droit à son image ce qui permet à ceux qui ne savent pas lire, ou ceux qui ne veulent pas lire, de comprendre ce que l'auteur veut leur dire. Et si cela ne suffisait pas, le mieux serait de faire passer le tout à son voisin… ou pas. Libre à chacun de décider.

Ce livre est le fruit de conférences sur la santé faites par l'auteur, en France, depuis un an, d'où un style quelquefois parlé et des répétitions de propos de-ci de-là. Il est l'aboutissement des réponses aux interrogations de l'auditoire car une conférence sans questions-réponses empêche toute effervescence vers plus de bon sens.

# La religion du faire

## LE FAIRE REND MALADE

Activités à profusion dans le feu de l'action. Le forgeron bat le fer sans interruption du matin au soir, motivé par le rythme des percussions du marteau sur l'enclume. Des métiers éclectiques : en cuisine, dans le prêt à porter, maçon, tailleur de pierre, sculpteur… Un zest de théâtre aussi : je suis un « kangourou professionnel » qui tourne en rond sur la Terre bleu-verdâtre de Copernic. Néanmoins, ça a du bon : des expériences, des talents, des rencontres aux horizons divers et variés. Rencontrer la vie sous toutes ses formes forge

notre pedigree à l'unisson. Les journées se remplissent de lave en ébullition et le temps passe à vitesse grand V. Pas le temps de se poser mille et une questions car « la tête est dans le guidon », à la recherche de nouvelles aventures, d'une félicité professionnelle, de sensations originales, d'expériences agréables, de réussites et d'échecs, de hauts et de bas, de petites gratifications sexuelles ici et là. En somme la routine, une vie normale, comme tout le monde. Je suis une machine à faire, ou plutôt un « faire-humain », ne sais rien faire d'autre que faire, faire et faire encore ! Le nez dans la terre comme une taupe. Ça donne un semblant d'équilibre mais vous rend myope. Ça évite de voir plus clair et surtout de penser. Je suis un fanatique adepte de la religion du faire, toujours vers l'avant.

Une oscillation permanente. Ce faire est une vie en mouvement constant tel un tourbillon de fer et de métal brassés à la chaleur froide, qui nous fait saigner à la longue et nous met à mal, tel un air de chien battu, tel un animal.

Heureusement des temps de repos et de loisirs pour tenir bon Une conjointe, une famille, des vacances, ouf, tiré d'affaire ! Mais, dès le lendemain, ça repart et ne s'arrête jamais en passant de gare en gare… et ce, jusqu'à la mort, c'est « ouf ! ». On vous enterre. Il n'y a plus personne. On se souvient des bons moments ou bien des œuvres laissées l'automne dernier. Puis bye, bye, « tchao pantin ». Coluche continue la déconne du haut du ciel en nous voyant agités comme des puces. « Circulez, y a rien à voir ». Bienvenue chez les ancêtres dans les nuages. Quelle drôle de vie. Elle est drôle cette religion un peu sauvage. Quel est le sens de toute cette folie, cette mascarade ? Je réponds net : « Arrêtez de me poser cette question. Ne me prenez pas la tête. Il n'y a qu'une chose qui m'intéresse, c'est faire, prendre, apprendre, puis prendre, prendre et encore prendre ». Mais comment se manifeste alors le « bout du tunnel » s'il y en a un ? La religion du « faire » apporte-t-elle une réponse à la vie ? Bof-bof.

La religion du « faire » apprend à courir, voir à rebondir tout azimut. Les affinités, désirs et intuitions nous orientent vers un but éphémère sans but réel. Que cherche-t-on ? Les sens de la vie

s'appellent et s'entremêlent au gré de la journée et des années, des siècles peut-être. Chacun fait son choix en toute conscience dans sa science : bien-être, confort, reconnaissance, famille, humanitaire, écologie, science, art et religion, spiritualité. N'oublions pas le non-sens de la vie, c'est aussi un choix.

Et si je devais mourir ?!… Je me souviens du jour où j'ai reçu par un courrier adressé à l'hôpital mon diplôme d'Etat de travailleur social. J'exultais tel un animal. Beaucoup de joie. S'en suivit une vie professionnelle à Paris au service des plus démunis dans une structure sociale qui soulage un peu le mal et en libère certains avec l'envie d'en finir… avec la vie qui a mal. La religion du « faire » donne quand même du sens car elle est bien utile dans notre vie. Mais elle nous formate et nous domestique aussi. Imposant ses règles, ses valeurs, ses sens et ses déviances !

Nous entrons en relation avec les autres, avec la vie, avec une personnalité forgée, éduquée au fil des années. Elle a une biographie, cette personnalité : l'enfant dans le ventre de sa mère, qui ensuite découvre père, famille, écoles, formateurs, la ou les professions, des expériences heureuses et malheureuses aussi, des traumatismes… Cette personnalité façonnée de l'extérieur est notre identité, notre carte de visite. « Que fais-tu dans la vie ? » « Je suis peintre, maçon, médecin, agriculteur… ton futur ami ou ennemi ! ». C'est du connu… notre interlocuteur, rassuré, sait à qui il a à faire. Néanmoins est-ce notre véritable identité ? N'y a-t-il pas anguille sous roche ?

Dans cette religion du « faire », lisse et plus ou moins digeste, il y a des « coquilles ». Certains se sentant « quille » n'en veulent pas de ce « métro, boulot, dodo », d'une société constamment aux « affaires ». Ils se rebellent. D'autres développent une maladie, un burn-out, un pétage de plomb, ne peuvent plus s'inscrire dans une vie professionnelle. Ça sent l'explosion. Manifestations pour dire NON, pas envie d'une société zon-zon. D'autres encore décident de tout casser, d'envoyer tout valdinguer, d'allumer le feu, au nom de la liberté. Néanmoins quoi qu'on fasse, rebelle pas rebelle, religieux ou païen, de la cité ou du 16ème, on se sent prisonnier du « faire », moi le premier.

Le « faire » nous suce jusqu'à la dernière goutte de sang. Et alors ? Du moment qu'il me donne le confort et la sécurité, « bébé » est rassuré avec son biberon de calories-stimulations au quotidien. Un biberon bien sucré qui rend « addict » au monde des aveugles mais qui rend aussi le cerveau zon-zon. Zon-zon de qui, de quoi, de comment, de pourquoi ?

## A qui profite le zon-zon ?

Aussi une autre coquille est plus existentielle. Elle touche au sens profond de qui nous sommes réellement. Rien que cela ! Cette personnalité au logiciel si performant, ou encore masque imposé avec un beau costume de prisonnier qui va avec, nous dit : « Ton image est parfaite, vraiment parfaite. Tu peux en devenir l'esclave. Prosterne-toi devant ta statue de pierre qui n'attend pas l'autorisation pour sortir de la cave. L'extérieur est ton Dieu mais le faire n'est pas rieur ». A quoi bon se soucier de l'intérieur ? Sommes-nous réduits à porter un costume, à jouer un personnage pour répondre aux sollicitations de la vie du fer, ou bien y a-t-il un diamant qui se cache quelque part et qui n'attend qu'une seule chose ?

Ce diamant attend que nous le déterrions, au risque de vivre et de crever pour rien, pour un masque, comme un chien dans la gadoue. C'est déprimant d'être réduit à un petit bout au royaume de la boue.

Le faire rend malade et nous plonge dans le fade, celui des apparences dans le non-sens. Mon Dieu, que de déviance !

# Stop

LE STOP PEUT NOUS SAUVER D'UNE VIE AU DESTIN ENNUYEUX, MALADIF ET SANS SAVEUR

C'est un beau jour de soleil d'août, je suis dans le plein « faire ». Je monte les escaliers, suis pris de vertiges, m'agrippe à la rambarde. Le cœur bat à vive cadence, suis sur le point de m'évanouir. J'atteins l'étage, suis à bout, même dans la force de l'âge. Ouf. C'est passé. Trop vite dit. Les vertiges reprennent, tout le corps tremble, je respire, épouse le mur pour me maintenir, c'est de la haute voltige. Je me rassemble et à nouveau m'effondre. Dos contre sol, le plafond devant les yeux, en face à face. Je n'ai plus qu'à prier la Sainte Vierge pour que le lustre ne me tombe pas sur la tête,

qu'elle reste dans les cieux, elle y est mieux. Les yeux hagards… « Qu'est-ce qui se passe ? » Un tsunami, un tremblement de terre,

une explosion dans une gare, un cyclone, une révolution, guerre civile ou guerre tout court ? Rien de tout cela. Un cancer qui vient me dire « bonjour » pour la première fois. Bonne entrée en matière, on ne l'oublie pas. On n'oublie jamais les premières, celle-ci est un enfer. C'est un choc, un coup de bambou. STOP. L'espace d'un instant tout bascule. Les yeux rivés sur le plafond, défile toute ma vie passée de bon con ou de bonbon. On se dit même que c'est la fin. NON, j'ai faim et mon dessert préféré, le tiramisu m'attend dans une heure, sur un écrin de porcelaine. A la place, on vous propose un instant d'intimité avec la Vierge, la mort vous sourit. Non pas encore, je suis là bien vivant mais il est certain, pour vous comme pour moi, que nous ferons sa connaissance tôt ou tard, Vierge ou pas Vierge.

Tumeur au cerveau, opéré d'urgence, le neurochirurgien me sauve la vie. Et après ? Pensez-vous ! A peine rétabli, je repars dans la vie active, fidèle à la religion du « faire ». La tumeur revient à la charge tous les trois ans. En somme c'est un mariage forcé qui dure depuis quinze ans maintenant. Quand elle revient, ce sont à nouveaux des STOP, des effondrements, des douleurs. En résumé de la souffrance tant physique que psychique. Mais la mort ne veut pas encore de moi. Zut ! Cependant, je ne me flinguerai pas de toute façon car… il y autre chose qui émerge. Pas besoin de flingue, même si ça bourlingue. Un petit chat passe et se demande ce que je fous par terre à regarder le plafond. Je me le demande aussi.

Je ne me laisse pas faire malgré les coups, demande le divorce avec Dame Tumeur. Ça ne marche pas après coup. Qu'importe, car je me prends pour Mohammed Ali, j'encaisse les coups jusqu'à ce que l'adversaire soit épuisé d'en donner et je lui décoche une droite. Il est au tapis. C'est comme cela que j'aborde la maladie et la vie, un combat à mains nues. La religion du « faire » est ma seule bouée de sauvetage mais la tumeur n'en a que faire, elle me colle, me poursuit, m'attrape et me crie de sa douce voix :

« Reviens, je veux te dire quelque chose, ralentis, assieds-toi par terre.

– NON, je ne m'arrête pas, ne veux plus entendre parler de toi. Laisse-moi tranquille. »

La réponse est claire.

Néanmoins, en 2014, un nouveau STOP. Quel est le bilan ? Je suis KO, ne peux plus avancer, ne peut plus « faire ». Le corps est trop abimé. Ce corps qui m'a permis de réaliser tellement de choses ne répond plus comme avant : des fonctionnalités défectueuses. Une bonne nouvelle au demeurant : je suis encore vivant.

Un deuil s'en suit. J'enterre ma religion du « faire », il n'y a pas le choix. Aussi je revis ces confinements seul avec moi-même dans ma chambre d'hôpital. Quelqu'un vous met la télé pour passer le temps. Les documentaires animaliers sur les bonobos me distraient : pour penser à autre chose de plus stimulant. Néanmoins, je reste seul avec moi-même, vis péniblement ces instants de confinements intérieurs que je fuis depuis tellement longtemps, finalement. Je ne peux plus m'évader dans le « faire ». Il n'y a pas vraiment le choix, je le redis. On se tire une balle ou on reste devant sa vie. On reste devant quoi ? Super question. Un « no man's land intérieur » plus exactement un vide intérieur. Ca jaillit, vous surprend et toutes vos attaches en prennent un coup : votre métier, votre famille, votre couple, compte en banque, loisirs, passions… Seul avec vous-même, avec la maladie qui peut vous emporter d'une minute à l'autre et, en arrière-fond évidemment la mort. Néanmoins je garde en mémoire ce que m'a crié la tumeur un soir : « Ralentis, j'ai quelque chose à te dire ».